LA NOTION ET LES LIMITES DE L'ARCHITECTURE TRADITIONNELLE EN GRÈCE

N. C. MOUTSOPOULOS

Il n'y a pas longtemps depuis que la notion de monument englobe les bâtiments et, en général, les oeuvres de culture populaire des Nations. Ces oeuvres jusqu'à nos jours faisaient l'objet exclusif de recherche de l'Ethnographie et du Folklore.

Déjà, dans un paragraphe spécial de la Charte de Venise (1964) la notion du monument architectural a été bien précisée: „Sous la notion „monument de l'architecture" on doit comprendre toute oeuvre d'architecture, ainsi que les ensembles urbains et ruraux qui témoignent d'une culture originale un développement historique ou bien des événements significatifs". Plus loin, dans le même texte: „La notion de monument historique comprend la création architecturale isolée aussi bien que le site urbain qui porte témoignage d'une civilisation particulière, d'une évolution significative ou d'un événement historique. Elle s'étend non seulement aux grandes créations mais aussi aux oeuvres modestes qui ont acquis avec le temps une signification culturelle".

Cependant, ces notions ne sont pas absolument mises au clair. C'est pourquoi le professeur Mme Rachel Anguelova, présidente du Comité International d'Architecture vernaculaire, dans son rapport au colloque qui a eu lieu récemment à Plovdiv, s'est posé, à juste titre, le problème: „En disant „modeste", est-ce qu'on entend „dépouillée de qualités artistiques"? Car il est souvent difficile de délimiter les bâtiments ayant des valeurs ethnographiques utilitaires de ceux qui représentent un intérêt du point de vue architectural. Quand est-ce qu'une construction peut-être considérée comme oeuvre de l'architecture ayant des qualités artistiques prononcées et est-ce que leur présence est vraiment nécessaire pour que le bâtiment soit reconnu comme une oeuvre ayant une certaine valeur culturelle? Ces problèmes sont sans doute difficiles et souvent ils ne concernent pas l'oeuvre solitaire, mais son rôle dans un ensemble".

Par conséquent, le besoin d'une recherche plus approfondie, afin d'établir une définition acceptable de la notion de monument, devient évident.

La notion „monument" présuppose une acceptation plus large du terme qui s'influence par l'attitude des différentes couches populaires envers le même bâtiment. Dans l'antiquité, cette notion était différente en ce qui concerne les peuples historiques. Même aujourd'hui nous pouvons facilement comprendre le sens de l'érection d'un arc de triomphe décidée par le Démos pour honorer le retour d'une armée victorieuse. Par ailleurs, l'idée du monument de triomphe ou la trophée que nous avons nous-même héritée, plonge ses racines dans le monde gréco-romain. Les polyandria, c'est-à-dire les tombeaux collectifs des jeunes des cités libres, qui tombaient sur les champs de bataille, pour défendre l'honneur et l'indépendance de leur patrie, aussi bien que les tombeaux des hommes illustres, étaient également considérés comme monuments.

Les temples érigés sur les citadelles qui symbolisaient l'esprit de la ville-même, comme par exemple le temple d'Athèna Pallas sur l'Acropole d'Athènes, constituaient de même des monuments-symboles.

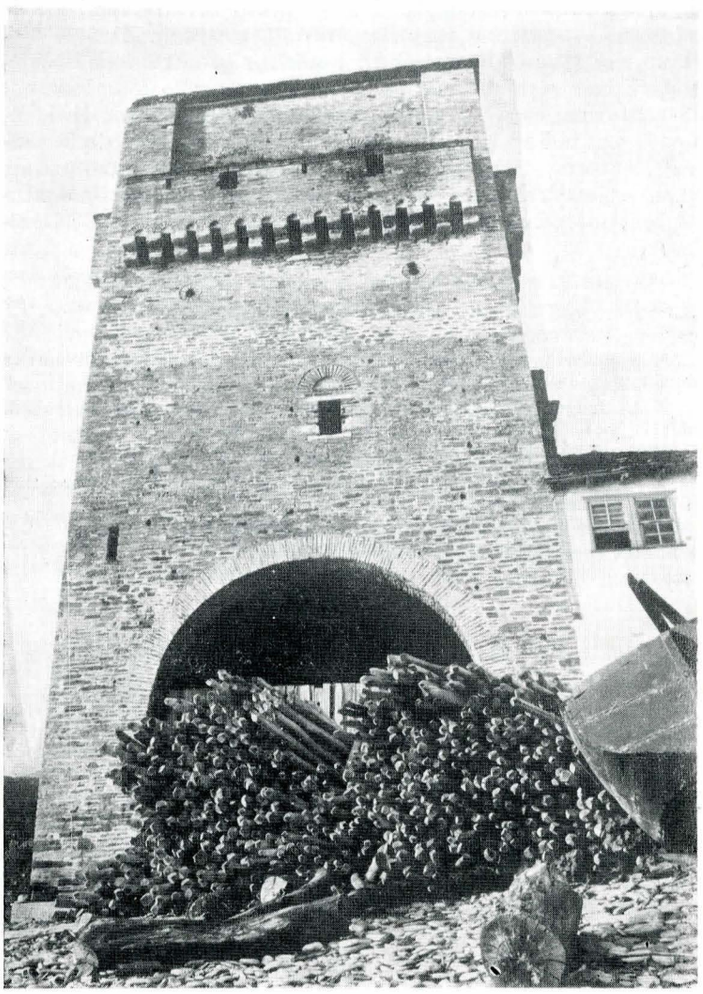
Mais les temples et les tombeaux n'étaient pas les seules monuments à cette époque, et pour cela nous possédons un témoignage important: l'acceptation générale de la part du monde hellénique des plus importantes oeuvres d'art internationales ou monuments de l'antiquité.

De toutes ces oeuvres importantes, provenant de tous les peuples de l'antiquité, on distinguait sept que l'on appelait „des merveilles". Ces sept merveilles, reconnues même de nos jours sont: 1∅ Le Colosse de Rhodes, 2∅ le phare d'Alexandrie, 3∅ les Pyramides de l'Egypte, 4∅ les jardins suspendus de Sémiramis à Babylone, 5∅ le tombeau de Mausole, 6∅ le temple de Diane à Ephèse, et 7∅ la statue chrysélephantine de Zeus à Olympie.

Nous appercevons donc que ces „merveilles", c'est-à-dire ces oeuvres admirables, n'étaient pas uniquement des oeuvres d'art ou d'architecture (temples, tombeaux ou statues) mais aussi des oeuvres de construction technique, tels que le phare d'Alexandrie ou les jardins suspendus de Babylone. Actuellement, on pourrait facilement imaginer à leur place un barrage important ou un pont immense.

La statue d'Alexandre le Grand, sculpté par le sculpteur Deinocratès sur le massif calcaire du Mont Athos, serait de même un monument de v a n i t é (si la modestie du roi ne l'avait

Fig. 1. Mont Athos. Arsenal au monastere d'Iviron



http://patrimoniu.gov.ro

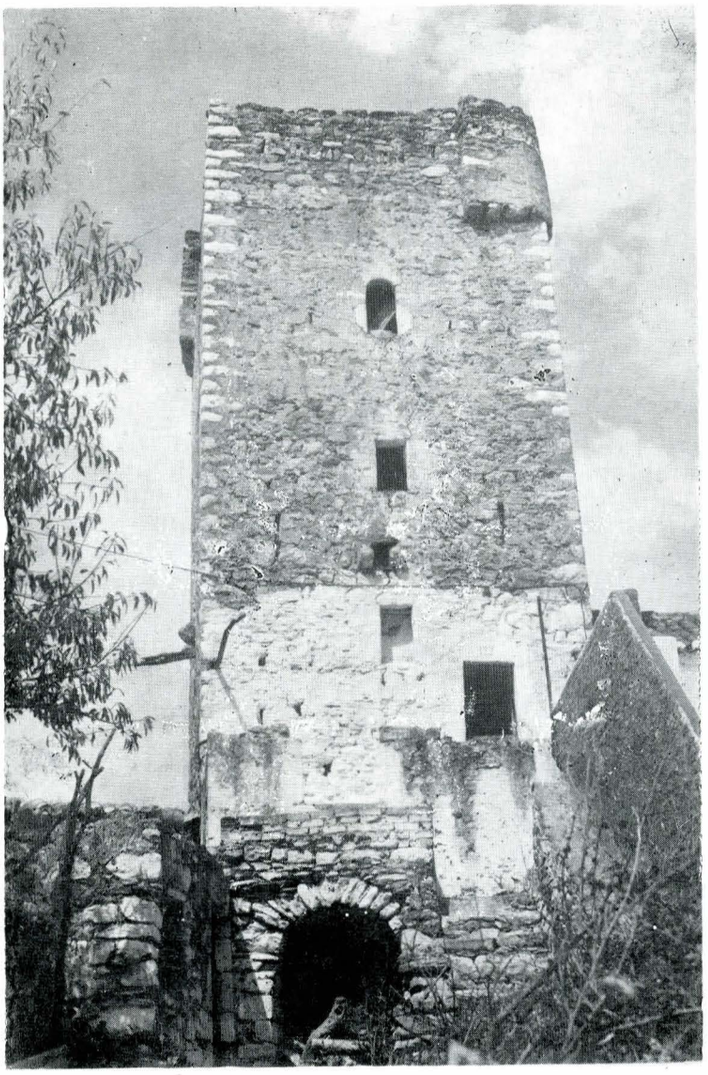


Fig. 2. Mani. Pyrgos

pas empêché). Les bustes colossaux des quatre présidents des États-Unis, sculptés sur les Black Hills de Dacotta, peuvent également être considérés comme monuments, vu leur hauteur qui dépasse les 100 mètres.

Enfin, les oeuvres extraordinaires d'architecture, comptent parmi les monuments: les temples, les palais, et plus tard les bâtiments publics, qui caractérisent et représentent particulièrement la société d'une certaine époque qui les a créées. Il s'agit pour la plupart des oeuvres de force et de pouvoir de la classe dirigeante, de féodalisme et de la classe bourgeoise. Ces oeuvres ont été par la suite acceptées par le peuple, du fait qu'au cours des années néfastes, elles se sont transformées en symboles de son indépendance ainsi que de la différenciation nationale (parfois même raciale) de son existence.

Il en reste, à notre avis, le problème psychologique, voire l'attitude du public envers le „monument". Il est très difficile, de nos jours, de soutenir un autre point de vue que celui qui justifie le respect envers tout monument historique ou culturel, national ou populaire, même lorsqu'il s'agit de monuments appartenant aux minorités ethniques qui ont existé et qui existent toujours. Et par ceci nous entendons, dans le sens le plus large du terme, les groupes religieux, intellectuels (spirituels) ou ethniques qui n'ont jamais été justifiés. Quoi qu'il en soit, la justification du terme „monument" doit être généralement acceptée par le peuple car le monument doit être en communication psychique, continue et perpetuelle avec ce dernier, étant donné que le service qu'il rend est la mémoire collective continue d'un fait, et que sa fonction est instructive et exemplaire.

Il est donc de toute évidence que l'on finit par compliquer les choses en recherchant à l'excès la définition de la notion „monument".

Les monuments peuvent être divisés en maintes catégories: des monuments d'art, des monuments culturels, des monuments historiques etc. La méthodologie de la classification en catégories doit peut-être constituer l'objet d'un séminaire spécial. Tout récemment, parmi les catégories connues des monuments, une place particulière est revendiquée par ceux qui représentent l'Architecture populaire. Une autre, aussi importante, en est celle de monuments historiques qui expriment les luttes des peuples pour leur indépendance nationale ou bien qui constituent des témoignages de la lutte historique des classes.

Les monuments culturels témoignent de la vie matérielle et de la civilisation des peuples. Ils peuvent être des habitations représentatives isolées ou des agglomérations ou même des villages entiers qui ont été qualifiés de monuments historiques culturels. Sur ce point, il fallait peut-être noter que les bâtiments qui sont par leur nature des monuments historiques de catégorie inférieure, comme par exemple une tour, grâce à un événement historique auquel ils ont été impliqués, passent automatiquement à une catégorie supérieure. Parfois même ils dépassent le sens du monument et deviennent des symboles des villes, tel que la Tour Blanche de Thessalonique qui n'était qu'une tour simple au bord de la mer, intégrée dans la chaîne des fortifications, et qui s'est par la suite transformée en symbole de la ville de Thessalonique. Il serait également intéressant de mentionner que même des constructions simples et provisoires, placées dans des espaces d'expositions, sont devenues finalement des symboles, non seulement historiques, mais aussi culturels d'une ville toute entière, et même d'une ville aussi importante que Paris. Il s'agit de la Tour Eiffel.

Toute oeuvre du passé dont l'existence fut justifiée par la suite, soit par l'usage, soit par le symbolisme, possède le droit de se faire intégrer dans une catégorie de monuments: un pont, une place, un arbre. De nos jours, sont même considérés comme monuments un moulin à vent ou un humble ex-voto perdu dans un carrefour dont la simple architecture se complète par le paysage qui l'entoure. De plus, les statues colossales fixées sur les sommets des montagnes représentant des batailles, des victoires, des massacres, ainsi que les nobles bustes en marbre de Pouchkine perdus dans les bosquets de l'immense Russie sont acceptés comme tels.

Les monuments, par leur présence, servent à créer la conscience historique, la mémoire et la morale chez les peuples. Leur conservation constitue donc le devoir de chaque pays et de chaque individu envers leur héritage culturel.

La charte de Venise et les efforts de l'I.CO.MO.S.-efforts qui fraternisent les peuples et qui ont manifestement prouvé la possibilité de la coexistence et la collaboration pacifique indépendamment des systèmes économiques et sociaux qui y dominent — constituent indubitablement une réalité. Tout de même, il s'avère nécessaire de familiariser le peuple avec la présence du monument pour établir ainsi une communication directe dont on en tirera l'enseignement. Il en faut une certaine préparation pour que le peuple comprenne qu'il ne s'agit pas seulement du respect que l'on doit au monument, mais aussi du service que rend ce dernier dans la vie actuelle. Pour arriver à cela une instruction doit s'effecteur depuis l'école primaire, avec des visites sur place et des enseignements simples (vulgarisés) et inductifs. Les monuments existent pour servir à l'évolution culturelle des individus. Un effort systématique est donc nécessaire pour le développement de leur conscience historique. La prise de cette conscience est un des services les plus élevés qu'on peut rendre aux peuples, car elle constitue un des plus hauts degrés de la justification de leur existence, et elle conduit en même temps à une familiarisation consciente des individus avec la notion de leur participation historique. Les oeuvres culturelles appartiennent à la nation, à tout le monde et particulièrement à chacun de nous.

La familiarisation avec la notion du monument historique oblige les peuples à découvrir leur âme et leur physionomie particulière. En apprenant de juger et de comparer, ils découvrent les similitudes et les différences des monuments des civilisations voisines. Les monuments en tant qu'oeuvres d'art et de culture fraternisent les peuples. Et c'est aussi

http://patrimoniu.gov.ro

Fig. 3. Ambelakia. Seigneurie de G. Schwartz

dans ce sens que le respect et l'admiration leur sont dûs.

*

* *

Nous croyons que depuis toujours, et notamment depuis l'antiquité il existait deux voies parallèles en ce qui concerne l'expression de la culture. D'un côté il y avait la voie officielle qui par la suite a été nommée classique, et de l'autre côté, la voie populaire (vulgaire). Cette différenciation des significations et des notions se fait remarquer également dans d'autres expressions de la vie, comme par exemple la langue. Il paraît qu'en grec depuis très longtemps, pour tout objet d'importance capitale il existait deux mots qui y correspondaient. Un officiel (langue pure) et un deuxième populaire (langue vulgaire). Ceci marchait de paire avec l'architecture. D'un côté il y avait l'architecture somptueuse des temples, et de l'autre côté une autre, plus simple, plus pittoresque, plus primitive. Il s'agit, dans le deuxième cas, de l'architecture des simples sanctuaires parsemés dans les bosquets et les points isolés des montagnes et des plaines pour honorer les divinités qui personnifiaient les forces et les éléments de la nature. Ces sanctuaires qui correspondent quant à leur expression architecturale, à nos chapelles et prieurés, suivaient des principes et des valeurs très anciens dont les survivances sont marquées d'une manière plus conservative sur le oeuvres non officielles de l'architecture populaire. Il s'agit là de l'architecture qui a été nommée par la suite traditionnelle parce que plus conservative en ce qui concerne les moyens et les formes d'expression, et davantage liée avec les valeurs anciennes et les symbolismes. L'objectif principal de cette architecture était de conserver et de répéter afin d'enseigner.

L'architecture officielle, voire classique, puisait ses inspirations dans les formes très anciennes de l'architecture populaire qui conservait le mythe, pour les reconstituer par la suite, les styliser et les former de sorte à créer la rythmologie du classicisme. C'est pourquoi, parmi les oeuvres de l'ancienne architecture officielle grecque, plusieurs ont été conservées alors que de la très ancienne primitive qui s'exprimait à l'aide de matériaux provenant de la nature — bois, brique, terre cuite — il n'en reste presque rien sauf une disposition vague que l'on repère parfois sur les oeuvres les plus archaïques de la Grèce antique et sur d'autres, plus récentes, et même romaines, sur lesquelles on reconnaît des éléments populaires. Cette différenciation du mode d'expression, peut être distinguée plus facilement sur la sculpture, les bas-reliefs ou les statues qui sont nettement divisés en deux catégories: une qui suit la voie officielle classique, et une autre qui suit la voie primitive populaire.

Les oeuvres de l'architecture officielle (classique) sont des oeuvres d'architectes instruits ou, pour la plupart, d'élèves d'architectes illustres qui étaient au service de la Cité, dans le but d'exprimer ses idéaux en construisant des oeuvres publiques officielles adéquates.

Les oeuvres de l'architecture populaire sont des oeuvres d'architectes inconnus dont les noms ont été oubliés, car leur travail répondait à des besoins secondaires de la société. Pourtant, eux aussi ont été instruits, connaissaient bien leur métier et étaient au service des grands idéaux de l'architecture. Mais ils suivaient une autre voie et s'exprimaient avec d'autres moyens et des matériaux plus modestes.

Toutes les deux formes d'architecture s'adressaient au peuple et y étaient acceptées. Seulement que les oeuvres colossales de l' architecture officielle provoquaient l'admiration et en même temps la peur, en réalisant ainsi parfaitement les objectifs de la classe dirigeante, alors que celles de l'architecture populaire se rapprochaient davantage du peuple et l'exprimaient de manière plus authentique. De plus, ces dernières étaient des oeuvres fabriquées par la même personne qui était en même temps patron et ouvrier. Depuis toujours, le simple citoyen d'un démos antique — de l'Attique par exemple — aurait offert beaucoup plus facilement son ex-voto à un sanctuaire de Cérès qui se trouvait à la

http://patrimoniu.gov.ro

Fig. 4. Pelion. Pinakates. Seigneurie

campagne, sur un point proche de sa région qu'au temple officielle de la même déesse à Eleusis, où il aurait assisté durant les grandes cérémonies, plutôt pour la coutume et le rituel que par un besoin intrinsèque profond. On pourrait rapporter ce même fait à nos jours, où le chrétien fait sa prière bien plus spontanément dans une humble petite église de campagne, que dans l'église officielle de la ville voisine.

Andras Roman (l'Architecture rurale ancienne dans la vie moderne, exposé à la V-ème Assemblée générale de l'I. CO.MO.S., Moskou-Suzdal 1978) précise que: „dans la „grande architecture" le travail était divisé: le concepteur et le réalisateur n'appartenaient pas à la même classe sociale, au contraire de ce qui se passait pour les constructions rurales".

A partir de ce point on voit de manière plus claire que l'architecture suivait depuis toujours deux voies ou deux modes d'expression: l'officiel et le populaire. Tous les deux menaient à la fabrication d'ouvrages des maçons et d'artistes qui avaient comme chef l'architecte ou le maître maçon qui provenait toujours des couches populaires. Néanmoins, pendant l'antiquité les architectes qui s'occupaient de l'architecture officielle ne se mêlaient pas des oeuvres de l'architecture populaire, et vice-versa. La même règle inviolable était valable aussi bien pour la période paléo-chrétienne que pour la période Proto-byzantine, Il est absolument impossible d'imaginer Isidore et Anthemius, les deux architectes de la Sainte Sophie à Constantinople, s'occupant des oeuvres mineures qui portent l'empreinte de l'inspiration populaire. Evidemment, eux-aussi ils pouvaient construire une église à petites dimensions, mais celle-là aurait également représenté l'expression de la même architecture officielle qui traduit le pouvoir de l'Empire Byzantin. Le volume donc du bâtiment n'est pas le seul élément qui différencie l'architecture officielle.

Déjà depuis l'époque romaine, on remarque une spécialisation dans le domaine des constructeurs-maçons. Pour réaliser les immenses oeuvres de maçonnerie que Rome avait projetées pour le transport de ses soldats aux bornes d'un Empire aussi étendu, il fallait des travaux routiers importants, des routes, des ponts, des stations de casernement et de changements des chevaux, des forteresses et d'autres travaux d'architecture qui devraient se faire très rapidement dans une autre échelle, afin d'impressionner surtout les barbares. Pour ces travaux, Rome s'est servie de la rythmologie hellénistique stabilisée, mais en même temps elle a introduit une technique révolutionnaire qui ne reposait plus sur la personnalité de chaque sculpteur qui s'occupait de la taille de chaque membre architectural en représentant, par l'incision de la courbe d'une cymaise d'une base de colonne ionienne ou du triglyphe d'un entablement, l'esprit personnel de l'époque et de la région, mais sur le travail collectif et sur la construction des membres architecturaux préfabriqués, de sorte que dans très peu de temps on pourrait arriver à réaliser une construction colossale.

La construction des temples n'est plus basée sur les couches de marbre assidûment taillé, mais sur du maçonnage dont la partie extérieure forme des surfaces de brique, montées avec des différents systèmes de maçonnerie et de décoration (opus). La masse du maçonnage était composée de matériaux bruts, des galets en particulier provenant des fleuves voisins et des cailloux cueillis, qui se liaient à l'aide du ciment de briques de composition spéciale (mortier hydrolique ou mélangé avec du ciment de brique: khourasane). Le matériel important servant à la liaison des éléments n'était plus le fer, les crochets de fer, mais le mortiers, armé parfois de chaînages byzantins composés de briques transversales, ou bien des rangs de sablières, pour assurer la régularité du transfert des pressions et du poids lui-même qui fournissait dorénavant des nouvelles possibilités et dimensions à la structure statique de l'élément porteur monolithique.

La transformation vulgaire de l'architecture classique devient très évidente. Mais Rome avait d'autres objectifs. Les valeurs étaient bouleversées. Le temple, le monument n'était plus le petit bâtiment fermé (le coffre) que le visiteur ou le pélerin ne voyait que de l'extérieur. Le temple grec était une oeuvre d'architecture nettement extravertie. Tout au contraire Rome créa des espaces intérieurs immenses, des basiliques, des amphithéâtres qui étaient en mesure de contenir le plus grand nombre de personnes auxquelles elle offrait des spectacles. Les rites qui se passaient dans la partie impénétrable de l'ancien temple héllenique de l'époque classique constituaient le grand secret... Les citoyens avaient le droit de ne suivre que le cortège et assister au rituel du sacrifice. Aussi, ils avaient le droit de chanter collectivement les cantiques. A Rome, la foule participait au spectacle et acclamait l'Auguste.

Les valeurs ont en effet changé définitivement. L'objectif de la Cité n'est plus le développement du corps et la culture de l'esprit. Il n'est non plus la création des citoyens libres, défenseurs de la Démocratie, mais la formation des bureaucrates, fonctionnaires administratifs et des légionnaires disciplinés, capables de supporter des marches infinies pour arriver aux extrémités de l'Empire qui s'étendait de plus en plus.

D'après le programme romain de construction, l'ouvrier non qualifié remplace l'artisan spécialiste. Actuellement à Rome on n'a besoin que des masses d'ouvriers non qualifiés, d'esclaves, d'hommes libres et de captifs. Cependant cette solution n'arrivait pas à couvrir les grands besoins de l'Empire qui pendant des siècles n'était qu'un chantier.

C'est à ce moment-là que plonge ses racines la spécialisation systématique des ouvriers, selon la catégorie d'oeuvres ou des fragments d'oeuvres. Et cela marque le début de l'organisation des corporations. Par conséquent, c'est à cette époque que l'on doit peut-être rechercher le groupement des occupations de l'effectif ouvrier des colonies voisines.

Pour les oeuvres exécutées par Rome sur le territoire grec, de grosses quantités de matériel de construction étaient nécessaires: des marbres, des briques, du bois et surtout de l'effectif ouvrier. Le matériel de construction provenait de cértaines régions où il se trouvait abondamment et était de qualité supérieure. Des colonnes monolithes (monocylindriques) provenant de Styra et de Karystos, du marbre vert (verde antico) provenant de Chassambali de Thessalie, du

http://patrimoniu.gov.ro

Fig. 5. Samoş. Vathy. Seigneurie de Zambrunis

bois du Mont Athos et des métaux de Chalkidiki. Pour l'extraction et la préparation de ce matériel, il fallait absolument s'organiser à l'endroit même de la production. Et c'est de là que démarrent les corporations médiévales qui avaient le monopole de l'exploitation et qui ont été conservées jusqu'aux dernières années de l'occupation turque.

Nos connaissances concernant l'organisation des corporations et l'assistance aux constructeurs et, en général, aux artisans des oeuvres publiques ou privées durant la période romaine, relèvent de la legislation romaine et des inscriptions, des graffites ou des empreintes gravées par les corporations des constructeurs qu'on a trouvées sur les monuments (sgraffito, steinmetz eichen). Le système de l'architecture, aussi bien que celui du porteur de construction, est resté inaltérable pendant les périodes paléo-chrétienne et byzantine. Seules les formes ont changé. Nos informations sont à présent beaucoup plus vastes. Les textes multiples, les inscriptions et l'étude des monuments-même sont enrichi nos connaissances.

A côté de l'architecture officielle, une architecture populaire se développe qui se met au service des besoins d'une nombreuse population d'agriculteurs qui habitent dans les forteresses, dans les agglomérations fortifiées, dans des villages non fortifiés et dans des fermes éparpillées. Sur les inscriptions qui ont été conservées sur les parois des fortifications on distingue le nom de l'Empereur et du notable qui avait financé l'oeuvre. Quelquefois on en trouve le nom de l'architecte. Dans les églises où un grand nombre d'inscriptions ont été découvertes, sont mentionnés les noms de l'Empereur, de l'Archevêque, des prêtres, des donnateurs, du maître-maçon, des peintres des fresques, des peintres en général et des mosastes. Il était d'usage d'inscrire également le nom de la patrie et du lieu de provenance. De plus, à partir de ce moment une particularité apparaît aux inscriptions des noms, surtout lorsqu'il s'agit des artisans et des artistes (peintres des fresques pour la plupart) qui proviennent du clergé ou des cercles monastiques. Le créateur reste anonyme ou il mentionne uniquement le nom du lieu de sa retraite ou bien du lieu de son origine. Parfois il prie le bon Dieu de le pardonner pour son ignorance et ses péchés. Il s'appelle lui-même „déchaussé" et „déguenillé", „soi-disant peintre" qui a le toupet de croire qu'il exerce une fonction aussi élevée que celle du peintre.

A partir du 10-ème siècle on constate de grands changements à Byzance qui se reflètent naturellement sur l'architecture. On ne construit plus les oeuvres gigantesques justiniennes de fortification, ni les temples grandioses. Les églises sont de dimensions inférieures et les espaces intérieurs deviennent symboliques. Les colonnes monolithes (monocylindriques) hautes et les coupoles perpendiculaires ne servent plus seulement à l'éclairage. Le type (modèle) de l'église inscrite dans un rectangle à quatre colonnes prédomine dans les Balkans. Les parties extérieures des bâtisses sont particulièrement soignées, et l'art de la fresque abandonne l'attitude stylisée des Saints et s'humanise. Le cercle dogmatique typique de la peinture murale statique de l'intérieur, change en faveur d'une expression dynamique et réaliste qui apparaît et qui traduit les principes de l'Orthodoxie du Patriarcat Oecuménique. La basilique de Sainte Sophie à Ochride en fournit un document.

La typologie concernant l'architecture ecclésiastique reste en réalité inaltérable pendant des siècles. Sur les bâtisses on distingue de plus en plus l'introduction de l'élément pittoresque (malerisch) s'exprimant avec des multitudes de couleurs qui se succèdent entre les pierres et les motifs décoratifs céramiques dont les spécimes les plus riches de l'époque des Paléologues se trouvent au Despotat de l'Epire (Arta) et à Nessebar.

A ce moment, Byzance se trouve complètement recroquevillé. De l'ancienne grandeur il ne reste qu'une ombre. Les provinces de l'Asie Mineure ont disparu. A Andrianoupolis un Etat puissant turc s'y installe. Le commerce se trouve obligatoirement entre les mains des alliés occidentaux de Byzance. Les ports et les îles sont sous le contrôle de Venise. L'Empire se limite à un espace minime tout autour de Constantinople. La chute n'est plus que question de temps. On devrait pourtant noter sur ce point, que malgré la banqueroute de l'Empire et la décadence continue, dues à la perte de la flotte marchande et des provinces, la chute de Byzance a eu lieu sous des conditions de rénovations réiterées de l'art, et particulièrement en ce qui concerne la peinture et l'architecture. Evidemment les oeuvres étaient plus petites grâce aux matériaux restreints. Mais la qualité n'a jamais dépendu du volume. Les monastères, et en particulier ceux du Mont Athos, ont beaucoup aidé à cela.

Quant à l'habitation de cette époque, on n'en connaît que très peu. Les Palais Byzantins en tant que formes ont été connus uniquement par les textes. Le dit Tekfur-Serai est plus récent, mais très précieux comme document. Les changements importants et les reclassements démographiques qui ont eu lieu depuis le 7ème jusqu'au 9ème siècle sont indubitables. Paisibles ou non, ces reclassements ont entraîné l'abandon de certaines agglomérations de plaine et des petites villes. Les recherches archéologiques ont même découvert qu'il y avait des centres d'habitation plus importants qui ont été provisoirement abandonnés, comme par exemple, Thèbes chrétiennes de Thessalie (aujourd'hui Nea Anhialos).

Le vide qui intervient, le manque d'informations, très pénible pour l'historien, interrompt également la continuité de l'architecture et de la morphologie relative, du fait que dans ce domaine aussi les données en manquent. Quelle était donc la forme des petites agglomérations éparpillées dans les campagnes de Byzance? Quelle était la forme des maisons des „parèques" installés dans les dépendances des monastères? Quelle était celle des huttes dans les différents „zevgolatia", les „stratiototopia" ou les „episkepseis", et plus généralement encore, dans les „katounes" des Valaques de la Péninsule Balkanique?

De tout ceci nous ne connaissons strictement rien. Probablement les huttes ressemblaient à des cabanes (tuguriums) plantées au niveau du sol et qui existent toujours. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Un genre de maison étroite, à moitié sous le niveau du sol qui s'appelaient jadis „ižba" et dont les traces existent à partir de la lisière du Mont Olympe jusqu'à Chalkidiki, fait son apparition probablement à cette époque-là. Plus tard, ce terme est accordé à des constructions se trouvant au-dessous du sol.

Les données pour l'étude de l'habitation byzantine sont très restreintes (10ème — 15ème siècle). Les textes ne nous donnent que très peu d'informations sur l'organisation intérieure des espaces, la communication et la forme. Nous avons davantage de renseignements sur la nomenclature des parties (fragments) des maisons (vasternia, solaria, saillies, etc.),

http://patrimoniu.gov.ro

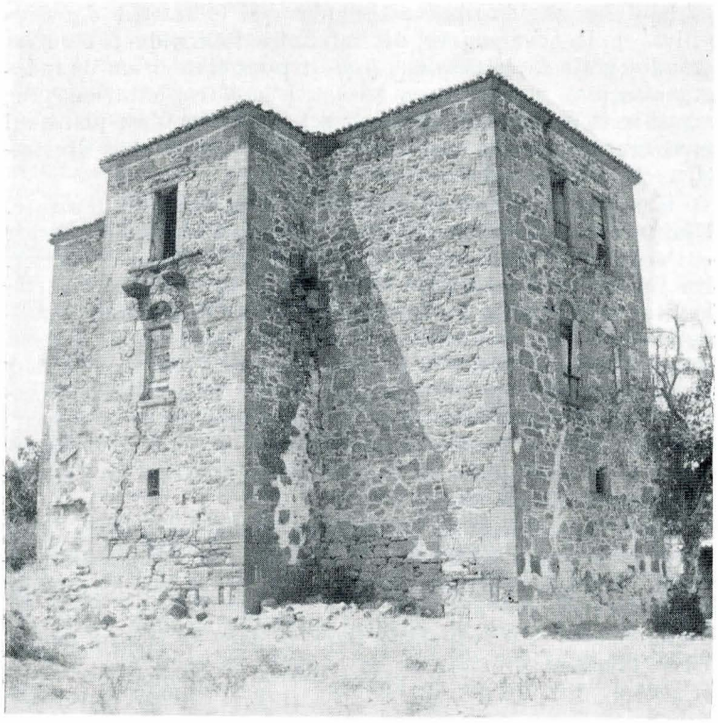


Fig. 6. Lesvos. Thermi. Maison de Nianias

et sur la décoration, surtout lorsqu'il s'agit de constructions somptueuses et du palais sacré de Constantinople.

La comparaison et la déduction à partir des monuments religieux n'a pas enrichi non plus nos connaissances. Des fouilles systématiques n'ont pas été effectuées ni en Grèce ni dans les Balkans, et dans plusieurs régions on appelle architecture byzantine bourgeoise l'architecture indigène de ces pays durant la domination byzantine.

La forme de l'habitation dans les Balkans, à cette même période, nous est également inconnue sauf l'exemple unique de l'habitation de Melnic, qui, selon la bibliographie relative, date du 10ème siècle. Sur ce point nous nous permettons d'exprimer quelques reserves. Lors de notre visite à Meleniko, nous avons étudié très attentivement la décoration céramique et nous avons été convaincus qu'elle devrait appartenir à une période postérieure au 10ème siècle. A partir de cette époque, d'autres informations concernant l'habitation commencent à apparaître. Prenons par exemple le cas de Mystras qui doit être assidûment étudié car il s'agit d'un ensemble qui a été habité jusqu'à la libération du Morée (Péloponèse) par le joug turc. Les maisons byzantines de Mystras servaient donc d'habitations jusqu'au 20ème siècle et subissaient des modifications afin de satisfaire aux besoins des habitants successifs, Turcs ou Grecs. Néanmoins Mystras est peut-être l'unique spécimen précieux qui a été relativement conservé et qui nous fournit la possibilité de former une idée sur l'habitation du 13ème siècle.

Sur les maisons, les habitations des notables et surtout sur les palais des „Desèotes" de Mystras, on répère des influences occidentales. De même, on répère de ces mêmes influences sur les monuments religieux et en particulier sur l'église de Pantanassa. En effet, c'était juste le moment oú Byzance faisait des efforts pour acquérir une communication culturelle plus importante avec l'Occident. N'empêche qu'il y ait plusieurs questions à se poser, en étudiant l'habitation bourgeoise de Mystras.

Pendant cette même période, une foule de monastères se construisent dans des endroits fortifiés et isolés. Ces monastères ont servi de refuge de l'art et de l'esprit byzantins. Le rôle social et plus généralement le rôle culturel de ces centres religieux n'a pas encore été apprécié à sa juste mesure. Malheureusement, même de ces centres monastiques, les parties contenant les cellules des moines ont été déformées, grâce aux catastrophes successives. Au Mont Athos, les ailes des cellules aussi bien que les saillies sur les parties supérieures de la fortification, appartiennent à une époque postérieure. La plupart des parties où la présence byzantine a été conservée avec les portiques à voûtes successives, les cadrans solaires sont plutôt relatifs à des constructions à destination publique qu'à des habitations bourgeoises. Nos informations au sujet de dépendances des monastères „μαδίσμάτ μαί μελλία" ne sont pas plus satisfaisantes.

Plus tard, sous l'influence des tours-belvédères et des tours de guet, fait son apparition (le donjon) la tour du „Despote" du pays, avec une organisation interne insignifiante (minuscule). Nous nous référons aux exemples connus des tours de Chalkidiki et en particulier à celle qui s'est fait connaître par la publication de A. Orlandos dans les „Amariana" d'Olynthe, la tour de Karytaina et d'autres.

La «koulia» de l'Albanie, les tours et les «xémonia» de Mani, proviennent de la tour byzantine aussi bien que des tours italiennes des riches centres commerciaux de la Renaissance. Au 18ème siècle, commencent à saillir à étage supérieur des différentes salles de réception avec des combinaisons multiples. Nous sommes mieux renseignés sur la forme, le plan de l'édifice et la fonction de la maison bourgeoise (le terme ici revêt son vrai sens), dans les régions qui pendant de longues années se sont trouvées sous les influences occidentales, et en particulier celles qui se trouvaient sous le «despotisme» venitien. De ces habitations qui faisaient partie des possessions de la „Cérenissime" ont été influencées, à notre avis, les habitations bourgeoises des régions montagneuses, valaques pour la plupart, de Pinde et de la Macédoine de l'ouest. Le modèle avec l'espace central transversal, le double éclairage, les chambres situées aux quatre angles de l'escalier, provient sans aucun doute de l'occident, C'est sur ce plan qu'ont été construites les maisons des notables des villages des Valaques de Neveska (comme par exemple celle du Tsirli Pacha) de Kleisoura, de Abdela et d'autres.

Sur cette organisation du plan, si on applique un certain nombre de combinaisons quant aux saillies de l'étage supérieur, on arrive aux modèles (types) connus de Kastoria, de Siatista, d'Ambélakia, de Pinakates de Pilion et généralement à toutes les formes des maisons soignées de la Grèce du Nord avec ses extensions vers de Nord; Philippoupolis (Plovdiv), Anhialos (Assenovgrad), Mesemvria (Nessebar), Samakovo, Arbanassi, Achris (Ohride), Kroussovo, Titov-Velees, Argyrocastron, (gyrokaster) Tepeleni et Verat.

Dans la Grèce du Nord, à commencer par les îles Lesvos, Lemnos, Samos, nous avons de ce genre de maisons qui datent du 17éme siècle, comme par exemple la tour de Nianias et d'autres, dont les dates on été publiées (depuis 1720) à Kastoria, Siatista et Ambelakia.

Das les régions des Balkans se trouvant encore plus au nord, apparaissent assez tôt les caractéristiques d'un baroque européen provincial qui, peut-être, provient des grands centres bourgeois de l'Europe Centrale. Dans la Grèce du Nord, les influences correspondantes apparaîssent plus tard, après avoir passé par le filtre de la Capitale de l'Etat Ottoman (Istanbul). C'est pourquoi on répère une forme turco-baroque qui s'établit en particulier en ce qui concerne les décorations de l'intérieur et les peintures murales (fresques) des maisons des notables.

Cette architecture, formée depuis la moitié du 18ème siècle, influença toute la Grèce continentale aussi bien que les îles, sauf le Dodécanèse et certaines autres îles de la Mer Égée. Dans toutes les autres régions, y compris les Balkans et l'Asie Mineure, l'architecture et les méthodes de constructions sont les mêmes, à quelques différences près.

Dans les îles que nous avons mentionnées, l'habitation, pour plusieurs raisons, suit parfois un type étroit monocellulaire, coiffé de voûtes semi-cylindriques et bien souvent, aux types de façade large, apparaît un arc qui suit le grand axe du plan et qui s'appelle „volto". Ces habitations ont subi, à notre avis, des influences orientales (syriennes).

Qui étaient donc les constructeurs de cette architecture? D'où dérivaient-ils les valeurs culturelles de leurs oeuvres et qui leur a enseigné les modes traditionnels du maçonnage?

Il faut peut-être répondre à ces questions qui doivent être formulées plus systématiquement:

1. Qui étaient les créateurs des oeuvres de la dite architecture populaire, comment procédaient-ils, et quel était le rôle du propriétaire?

http://patrimoniu.gov.ro

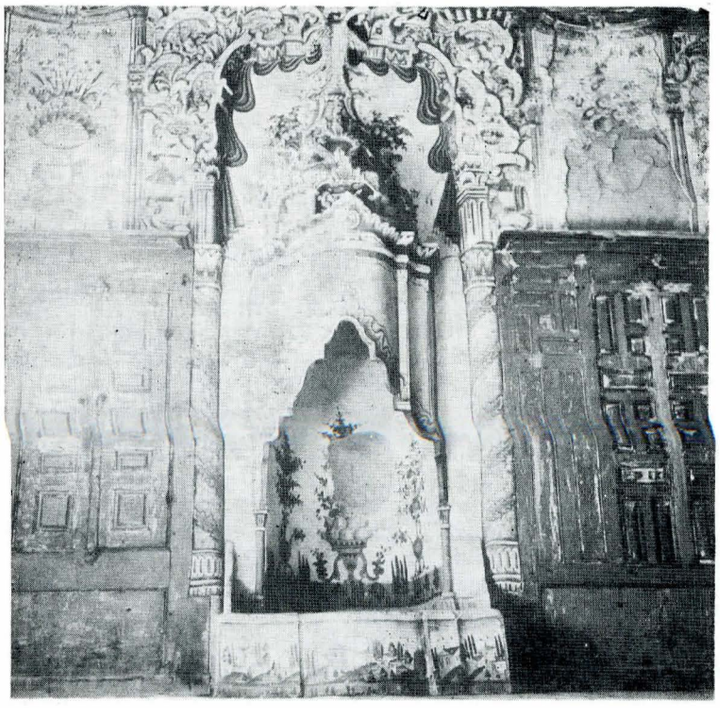


Fig. 7. Ambelakia. Seigneurie G. Schwartz. Cheminèe

2. Quel était le degré de l'expression de la tradition des différentes régions, et quelle était la possibilité de l'existence de cette tradition durant cette époque?

3. Est-ce que lors de leurs voyages les „synaphia" (corporations des constructeurs) propageaient leurs connaissances, en ramenant au retour des idées nouvelles? Comment les courants artistiques de l'Europe Centrale et de l'Empire Ottoman (Istanbul) ont-ils influencé leur oeuvre balkanique?

4. L'identification des éléments indigènes selon les lieux constitue un sujet très important aussi bien que,

5. celle des reminiscences probables de l'antiquité, quant au plan et à l'expression architecturale de l'architecture populaire.

Après la chute de l'Empire byzantin, les corporations ou les „systèmes" (τάξεις, τάλμτα, σῶματα) et en particulier les compagnonnages artisanaux connus à cette époque par leur nomenclature arabo-persane et turque: isnaf ou esnaf, ou purement arabe: roufet, n'ont pas été supprimées. Au contraire, elles se sont renforcées, reserrées et par la suite liées à l'aide de réglementations internes, en acquérant ainsi des ressorts supérieurs, voire des pouvoirs contributaires, policiers et même judiciaires. Elle n'avaient tout de même pas de ressorts administratifs.

A Byzance les corporations étaient toujours sous le contrôle de la Cité qui surveillait l'organisation, le nombre des membres et leurs fonctions, avec en tête le sous-prefet, représentant auprès de l'Etat, qui assignait les membres de la corporation et exerçait un pouvoir judiciaire et pénal.

Depuis les premières années de l'occupation turque nous constatons l'existence des corporations dans grandes villes: Constantinople, Adrianoupolis et Salonique. L'institution de ces unions artisanales — des corporations — qui sans aucun doute plonge ses racines dans l'antiquité, continua à fonctionner à un rythme normale, même sous le joug turc. De plus, l'Etat turc a pris soin de fortifier cette institution avec decrets protecteurs, non pas seulement parce qu'elle rendait service aux Turcs, puisqu'il avait affaire avec un responsable, celui qui était en tête de la corporation pour l'encaissement régulier des impôts, mais aussi parce que d'un côté ils avaient à leur disposition à tout instant des ouvriers spécialisés organisés, et par conséquent les sources des biens du pays, de sorte qu'ils pouvaient rapidement se procurer des quantités de produits qu'ils désiraient pour chaque circonstance (par exemple, articles d'harnachement, des tissus, des armes, etc. pendant la guerre), et de l'autre côté parce que les travaux projetés (ponts, fortifications, routes) pouvaient se réaliser rapidement.

Sauf les corporations artisanales qui existaient dans les villes et les campagnes du territoire hellénique, d'autres grandes régions s'unissaient parfois pour former de grandes organisations corporatives, visant à une exploitation plus rentable et à la monopolisation des produits. C'est pourquoi nous rencontrons des villages tout entiers ayant une occupation et une spécialisation unique.

Kastoria et Siatista s'occupent uniquement de la fourrure. Dimitsana, des moulins à poudre. Stemnitza, de la métallurgie et l'orfèvrerie, et Kosmas de Kynouria, des peignes de métier. En Epire, les Soupikiotes fabriquaient des tonneaux et les habitants de Zagora étaient des médecins empiriques (médicastres) et des boulangers. Les ouvriers, surtout les maçons s'appelaient en Epire et à la Macédoine de l'ouest „koudarei" et à Thrace „doulgers". Ils appartenaient tous à des corporations spéciales de maçonnerie qui s'appelaient „isnafia". L'„isnaf" des ouvriers-maçons à Yannina, selon les renseignements de A. Hadjimichali, était le plus important de l'Epire. Il comptait 450 membres.

Dans les corporations des maçons, comme par ailleurs dans toute corporation artisanale, il existait une organisation interne, une réglementation stricte non écrite et une hiérarchie. Les jeunes élèves s'appelaient des „cirak". Ensuite, selon les connaissances et les capacités acquises dans un certain temps, ils se faisaient promouvoir en „kalfa", en chefs des „kalfa", et s'ils avaient un peu de chance, en maîtres-maçons („isnaflis").

Dans le temps, pour qu'un élève arrive à avoir le titre de maçon, il passait par des examens très strictes. Le président du conseil de la corporation était le maître-maçon qui avait comme aides un secrétaire et un crieur, d'après l'exemple des corporations antiques. En tête de la corporation il y avait le maître-maçon (magistre), le chef, l'architecte qui veillait sur les intérêts de l'„isnaf", sur l'encaissement et le paiement des impôts aussi bien que sur les oeuvres sociales de la corporation. D'après un rapport bien vérifié de A. Hadjimichali „la même personne était en même temps patron et entrepreneur et bien souvent, allié. Le maître-maçon s'occupait à trouver du travail, gérer toute affaire et régler toute transaction monétaire ou commerciale concernant la corporation".

Le maître-maçon prenait le permis de construire et payait la taxe au Meimarbasi, l'architecte turc, dont la chaire se trouvait dans toute grande ville (*) et il ne s'occupait que de cela.

Sur ce point il nous semble que l'on doit s'arrêter et penser à l'oeuvre importante de ces corporations itinérantes, — la perfection et la conséquence de leurs constructions. Il est d'ailleurs grand temps que le Comité International de l'Architecture Vernaculaire de l'I.CO.MO.S., à Plovdiv, pense à ériger un monument consacré au maçon inconnu qui a construit les Balkans. C'est au cerveau et aux bras de ces maçons que nous devons l'héritage de la maçonnerie de nos ancêtres.

Les régions d'où provenaient les plus nombreux maçons (koudareï) durant l'occupation turque, qui ont construit les ponts, les caravan-séraï, les mosquées, les églises, les bains turcs et les maisons des notables, en un mot, tous ceux qui ont en général couvert toute activité de maçonnerie, sont l'Epire du nord, les villages de Korytsa, Hotsta, Biglitsa, Plikati, Elovo, Radimisi (dont les habitants ont émigré par la suite au département de Florina où ils ont construit Négovani qui s'appelle aujourd'hui Flambouro), Zoupani, Chouliaradès, Vastavetsi (aujourd'hui Petrovouni), Michalitsi (à l'est de Yannina), les villages de Tzoumerka, Pramata, Agnanda, Scloupo, Koutsovitsa, Raftanesi, Koukoulitsa, Graetsitsa et d'autres Aussi les maçons de Konitsa, Pyrsoyanni, Vourbiani, Stratsani, Kastaniani, Kérasovo, Koutsiko, Zerma, Leskatsi et Chionadès où provenaient des peintres illustres et où la peinture des Saints a été cultivée, Tournavo, renommé pour ses artistes de sculpture en bois, Isvoro, Leskoviki, Plavali, Blethiki, Kantzako, Molista et les environs de Arta et de Paramythia.

De même, il ne faut pas oublier les villages de la Macédoine de l'ouest et en particulier les villages montagneux de Florina, Negovani (Flambouro), Belkameni (Drosopighi), Pentalofo, Eptachori, la partie montagneuse de la Province d'Ana-

http://patrimoniu.gov.ro

sélitsa, Vogatsiko, les villages de Siatista, Ghalatini Ertyra et Microkastro, et les villages de Kozani.

Parmi les villages de Thrace, Sophidès de Vizyi, Soufli, Ortakioï, et Adrianoupolis sont ceux qui ont fourni le plus grand nombre de maçons (doulghéris). A partir de ces villages, des groupes de maçons appelés „boulouk" ou „compagnies" démarraient, d'habitude après le Carnaval, pour réaliser des travaux entrepris par le maître-maçon. En tête de chaque groupe (boulouk) il y avait le maître-maçon, le chef ou archidoukanis. L'émigration durait jusqu'à mi-novembre. Ensuite, ils rentraient tous chez eux pour cultiver leurs champs. Parfois ils dépassaient cette date de retour. Chaque groupe, compagnie ou „boulouk" comprenait, à part le chef, des maçons (yapidji, douvardji, usta), des platiers (souvadji-mademdji ou damardji), des marbriers-pélékans, des menuisiers, des ouvriers s'occupant des toits et des plafonds (tavandji), des sculpteurs de bois (tagliadoroi), des peintres et des ouvriers de toute autre spécialisation.

Il ne faut surtout pas oublier de mentionner les „tsurac" et les jeunes élèves dont le travail était pour la plupart un travail de martyr, car souvent ils n'avaient même pas dix ans. Toute la journée ils portaient des pierres, de la boue ou de la chaux aux ouvriers, et la nuit ils ne se reposaient pas parce qu'ils surveillaient les bêtes qui ne devraient pas s'éloigner en broutant et faire du ravage aux champs. Leur nourriture était très pauvre. Les dimanches, alors que les ouvriers se reposaient ou fréquentaient les cafés, les jeunes élèves leur lavaient le linge.

Toute compagnie de maçon se composait de 10 à 20 ouvriers. Il y en avait pourtant d'autres, dont les membres étaient bien plus nombreux. Ils arrivaient parfois à compter plus de 100 ouvriers. Ces derniers s'occupaient des travaux plus importants. Leurs ouvriers arrivaient aux grandes villes et construisaient des ponts, des karavan-séraïs, des routes, des aqueducs (suyolu), etc.

Les itinéraires des maçons sont très significatifs parce qu'ils portent témoignage de la propagation de la technique indigène, et en particulier de la morphologie aussi bien que des influences étrangères que probablement ces ouvriers ramenaient chez eux en rentrant de l'étranger.

Il paraît que le plus souvent, les maçons construisaient selon les habitudes du pays où ils travaillaient, avec des matériaux qu'ils trouvaient sur place, et naturellement d'après les ordres du propriétaire. Nous avons abouti à cette conclusion à partir des observations et des renseignements que nous ont fournis les vieux maçons, auxquels nous avons adressé les mêmes questionnaires. Nos conclusions se basent également sur l'étude des maisons elles-mêmes qui ont été conservées dans les villes et les villages de la Macédoine. Ces maisons présentent généralement une uniformité, mais en même temps elles sont différentes d'une ville à l'autre. Les maisons par exemple de Siatista sont différentes de celles de Verroia. A Flambouro, l'ancien Negovani qui est le lieu d'origine d'un très grand nombre de maçons, il n'en reste que très peu, en raison de deux incendies qui y ont causé de graves ravages. Parmi ces maisons on distingue celle de Maria Tsiouli. A des questions que nous avons posées au maçon Michel Oeconomos, âgé de 80 ans, qui avait jadis travaillé comme membre de compagnies des maçons (koudariš) à Serrès, Chalkidiki et en Roumanie, sur la similitude entre les maisons de Negovani et celles de la Roumanie, la réponse était absolument négative. De plus, il ajouta que même à Chalkidiki la construction était différente suivant le système indigène.

Un autre élément intéressant mentionné par Michel Oeconomos c'est que jamais on ne se servait de „siaouli" (du fil à plomb).

En Epire du nord on construisait des maisons avec „sahnisià" et charpentes d'où, on a ramené le système à Negovani. La génération postérieure des maçons de Negovani ne voyageait pas autant. Par ailleurs ces derniers diminuaient en nombre. Mais les plus anciens voyageaient en Roumanie, en Egypte (à ce moment Evangelos Vassos qui avait travaillé à Missiri était encore vivant) et plus souvent à Péloponèse, Chalkidiki et Serres. D'autres maçons, macédoniens (de l'ouest) d'origine, arrivaient jusqu'à Thrace, Constantinople et même jusqu'en Asie Mineure.

Fig. 8. Ile de Santorin. Oea.

A Verroia, selon les éléments que nous avons pu rassembler, sauf les ouvriers macédoniens, il paraît qu'au début du 19ème siècle des „isnafs débrelies" et des ouvriers „frangotslies" (originaires du village voisin Frangotsi de Tsotyli) y avaient travaillé.

Les villages montagneux les plus éloignés et pauvres, perchés sur des rochers étaient toujours des lieux de naissance des ouvriers (koudareï). Et ceci, non pas seulement en Epire et en Macédoine de l'ouest, mais aussi dans le Péloponèse (comme par exemple Langhadhia et Sainte Barbara à Eghialia). Pourtant, des villages montagneux existent également dans d'autres régions, mais ils n'ont jamais fourni des maçons. Ces villages sont en général les villages Valaques de la Macédoine de l'ouest et de la Thessalie: Kleisoura, Samarina, Nebeska, Metsovo etc.. La différence réside en ce que dans le deuxième cas les villages n'étaient pas rocheux. D'habitude ces derniers étaient plantés tout près des pâturages qui, depuis l'époque byzantine, étaient choisis très minutieusement par les bergers Valaques de sorte à assurer en même temps leur sécurité contre les invasions, et de l'herbe pour leurs troupeaux. Plus tard, les villages valaques ont obtenu des pâturages hivernaux.

Ces villages en général ne datent que du 13ème siècle. Il y en a même qui sont plus récents car ils ont été construits tout de suite après la conquête turque.

Par conséquent, nous constatons que la raison capitale pour laquelle les ouvriers (koudareï) partaient à l'étranger était le manque des moyens d'existence (car le petit nombre de champs cultivables avec leur rendement minime n'arrivait pas à nourrir les populations) et non pas la question du sol montagneux. La même raison, c'est-à-dire la pauvreté, obligeait les habitants d'autres villages de s'éloigner également et d'itinérer durant certaines périodes, dans des régions proches ou éloignées, pour assurer les moyens d'existence de ceux qui restaient aux foyers. Il s'agit là de ceux qui exercent habituellement et de manière isolée les métiers de tailleur, d'étameur et de médecin empirique (médicastre).

L'appréciation de ces conditions et, en particulier, du fait qu'une personne devrait par son travail temporaire, sous des conditions très dures, nourrir sa famille nombreuse — les vieux parents, la femme, les enfants et, dans certains cas, les malades — mène à la justification de l'utilisation d'un langage professionnel secret. Quoi qu'il en soit, une spécialisation uniforme du village a sans aucun doute précédé la création du langage secret qui n'a rien à avoir avec les dialectes indigènes. Autrement la naissance de ce langage professionnel n'aurait

http://patrimoniu.gov.ro

aucun sens. De plus, il serait impossible de garder le secret, puisque même les enfants l'apprenaient depuis leur bas âge.

Les maçons populaires, et surtout le maître-maçon, étaient bien conscients de leurs capacités et du travail qu'ils faisaient, et bien souvent le maître-maçon proclamait ceci avec beaucoup de fierté et même d'arrogance, sur les inscriptions des fondateurs. Ces inscriptions, gravées sur les églises et les maisons des notables (plus les contrats qu'on en trouve très rarement), constituent les seuls témoignages de la date de construction.

Les corporations itinérantes des maçons, et celles des ouvriers (koudareï) de l'Epire et de la Macédoine de l'Ouest, ont construit les maisons des notables de tout le territoire hellénique. Les reminiscences des vieux et les inscriptions certifient notre remarque. Des menuisiers-pélékans de Zoupani, des sculpteurs de bois de l'Epire, des maçons des villages de Pinde, ont travaillé pour construire les différentes maisons des notables. Sur les inscriptions de ces maisons, nous avons répéré des noms des maîtres-maçons et l'opinion qu'ils avaient eux-mêmes sur leurs oeuvres. Ainsi, en gravant leur nom sur les pierres et le plâtre, ils sont passés à l'immortalité.

Sur ces inscriptions nous rencontrons souvent les noms des ouvriers de Konitsa qui mentionnent avec grande fierté leur lieu de naissance: „Ouvrier Nakos, village Konitsa, 1763 le 30 mars". Georges Meghas a publié également une inscription qu'il a trouvée sur la vitre d'une lucarne dans une maison de Siatista, datée de 1754: Messieurs les notables si vous voulez savoir quel maçon l'a construite, il s'appelle Nakos du village Konitsa". Il paraît que ce maître-maçon Nakos qu'on a repéré sur plusieurs inscriptions, doit avoir beaucoup travaillé avec son „isnaf" à Siatista. Sur une autre inscription gravée sur la maison de Poulko (1752) on lit: Messieurs les notables, si vous voulez savoir de quel pays vient le maître-maçon, eh bien il vient de Konitsa et il s'appelle Jean Dimitriou", ce qui signifie qu'il avait plusieurs corporations (isnafs) qui venaient de Konitsa pour travailler à Siatista.

Voici donc une des voies qui a respecté les racines de la tradition et qui a survécu à force de suivre les mêmes traces pendant toute la durée de la servitude.

L'étude systématique de la typologie de l'habitation, des formes architecturales et des motifs de décoration, montrera l'apport du Moyen-Age dans ces oeuvres, aussi bien que les pourcentages des influences des styles à la mode en Europe Centrale et celles des éléments orientaux venant du Centre de l'Empire Ottoman (Istanbul) où (comme pendant la période byzantine) tous les éléments introduits de l'Est et de l'Ouest se transformaient.

L'autre voie concernant l'architecture de cette époque se trouve en relation étroite avec les mouvements européens. Ces mouvements de retour à l'esprit antique du classicisme ont forcément influencé le monde grec, et surtout les grecs de la diaspora, en créant ainsi des motivations importantes en faveur d'une connaissance de loi au niveau national. Il était fatal que par la forme des études et les motivations de l'instruction de la Nation, durant les années antérieures à l'indépendance (c'est-à-dire avant 1821), une identification absolue des Grecs modernes soit créée avec les enviables, lointains, mais difficiles à imiter ancêtres, les Grecs anciens. En étudiant les textes des Grecs anciens ils imaginaient qu'ils vivaient parmi eux.

Sur les inscriptions trouvées sur les monuments religieux et les maisons de l'époque, déjà depuis la moitié du 18ème siècle nous lisons des vers iambiques dans la langue homérique. Les maîtres de l'époque de lumière, tant pour le choix de leurs buts que pour celui de leurs méthodes, avaient entrevu le résultat. Mais il existait parallèlement plusieurs textes écrits dans une langue vivante et admirable, la langue du peuple, la démotique. Quant au problème de la morphologie, ils ont cru qu'ils n'avaient pas le choix. A ce moment, Byzance survivait encore aux expressions artistiques (peinture, sculpture), aux formes d'organisation des corporations (isnafs) et aux formes littéraires qui avaient, elles-aussi, survécu et évolué à travers les années de l'occupation turque. Aux yeux des maîtres, ces formes s'étaient identifiées avec celles de l'art ottoman officiel. Et ces mêmes formes, et en particulier celles de l'art de l'architecture, religieuse ou populaire (bourgeoise et anonyme) qui nous intéressent, étaient identiques dans tout le territoire des Balkans et de l'Asie Mineure. C'est pourquoi pour eux le choix des formes était presque insignifiant. L'Etat grec libre, après avoir hésité pendant quelques années, a finalement choisi pour la capitale, la ville d'Athènes. La raison du choix était en principe le rayonnement de l'antiquité.

La rythmologie que l'Etat nouveau avait établie en ce qui concerne l'expression architecturale, était le style classique, tel que la Cour philhellène de Munich avait imaginé. Comme langue officielle de l'Etat, on introduit le grec ancien resuscité, enrichi de plusieurs expressions sophistiquées, qui a pris le nom de „katharevousa" (langue pure ou littéraire).

L'expérience a été naturellement couronnée de succès. Les montagnards vêtus de la „foustanella" qui ont participé à la libération du pays, se sont brusquement trouvés revêtus de vêtements européens, et ils se sont mis sous les ordres de la nouvelle Cour des Bavarois qui ne parlait qu'une langue étrangère.

Des architectes étrangers réputés sont arrivés pour construire la ville d'Athènes ainsi que les autres villes du Royaume.

De même, plusieurs jeunes architectes grecs, ayant fait leurs études à l'étranger, ont orné la nouvelle capitale du Royaume d'édifices admirables qui continuent à décorer la ville d'Athènes.

Vis-à-vis de ces personnes qui avaient fait leurs études dans les Ecoles Polytechniques européennes, les maçons (koudareï) de Macédoine et de l'Epire étaient des ouvriers populaires primitifs. On se demande pourtant si cela tenait de la réalité.

Ainsi que nous avons constaté, dans des régions étendues des Balkans — comme par exemple dans le sud-est de la Bulgarie (Nessembar, Anchialos, Philippoupolis-Plovdiv, Meleniko-Melnik, Stenimachos-Assenovgrad, Arbanassi), dans le sud de la Yougoslavie (Ohrid, Manastir, Prilep, Krussovo), dans le sud-est de l'Albanie (Moschopolis-Voskopolje, Argyrocastro-Gyrokaster, Verati-Berat, Korytsa-Gorce) en Epire (Yannina, Arta, Zagorochoria, Metsovo), les villages valaques de la Macédoine de l'ouest (Samarina, Nebeska, Pissoderi) et en Thessalie enfin, (Ambelakia, Rapsani, Pelion) — l'architecture locale se compose de bâtiments que nous nous sommes mis d'accord ou nous avons pris l'habitude de considérer comme des oeuvres de l'„architecture populaire". Cependant, les maisons bourgeoises ou les maisons des notables ne sont que de petites ou de grandes oeuvres d'une société déjà embourgeoisée. Leurs propriétaires étaient des commerçants, des artisans, des propriétaires de terre ou des fonctionnaires d'administration.

Dans les petits villages, les paysans eux-mêmes construisaient leurs maisons en s'entraidant. Parfois ils faisaient appel à un ouvrier. Les maçons qui faisaient partie d'une „boulouk", étaient des originaires du même village et membres de la même corporation (sinafi). Les maîtres-maçons, se trouvant en tête des plus importantes corporations qui construisaient des ponts, des mosquées, des églises, des karavan-séraïs et, en général, toute oeuvre qui leur était confiée par l'Etat ou la Communauté, étaient à notre avis des notables (corbaci), des bourgeois et des paysans embourgeoisés, si l'on juge de leur écriture et du niveau culturel de leurs villages, de même que de leur situation financière. Quelquefois, les villages des commerçants rayas, des revendeurs et des conducteurs de bêtes de somme étaient plus riches que les villages voisins turcs dans lesquels, sauf les aghas, le reste de la population musulmane se composait d'agriculteurs qui travaillaient dans les propriété des aghas ou dans de toutes petites propriétés qui leur appartenaient. Les „tsiracs" appartenant aux corporations des maçons, nous l'avons déjà dit, commençaient à travailler depuis leur bas-âge, préparaient le mortier (hardji), transportaient les pierres depuis les mines aux lieux de constructions, portaient de la boue aux ouvriers dont ils lavaient de plus le linge. Petit à petit, ils appre-

http://patrimoniu.gov.ro

naient le métier, passaient des examens et devenaient eux-mêmes des maçons, pour arriver par la suite au grade de maître-maçon et diriger leur propre „boulouk". A juger des oeuvres de ces maçons, et surtout les plus importantes, c'est-à-dire les églises, les mosquées, etc. nous constatons qu'ils possédaient des connaissances. Ils savaient dessiner — tout au moins ceux qui entreprenaient des oeuvres importantes — et passer du croquis à la construction. Ils avaient des connaissances empiriques sur la statique des matériaux et sur la construction des coupoles. Ils étaient en mesure d'organiser les espaces internes de sorte à symboliser l'idéologie de l'église ou celle du pouvoir. Leurs oeuvres étaient de qualité et constituent des oeuvres d'art uniques de l'époque et instructives pour notre génération. Ils étaient conscients de leurs capacités.

Les légendes populaires qui existent dans tous les pays et qui sont liées avec les plus importantes oeuvres de maçonnerie, comme par exemple les ponts qui posent toujours des problèmes de fondements, pour la stabilisation desquels (selon la légende) le maître-maçon doit sacrifier sa femme, plongent leurs racines dans l'antiquité. Ces constructions n'étaient pas des oeuvres des maçons populaires non-instruits, comme il est d'usage à croire, mais au contraire des oeuvres des maçons qui connaissaient les secrets, la résistance et les possibilités de leurs matériaux. C'est à ces connaissances qu'est dû le succès, l'harmonie et la modestie de leurs oeuvres qui se construisaient à des endroits propices, sans détruire l'harmonie et le calme du paysage, mais au contraire le compléter. Seulement que ces connaissances étaient acquises d'une autre manière plus rationnelle, à notre avis, que celle des études d'architecture d'aujourd'hui.

* * *

Quelle est donc la terminologie de cette architecture? Jusqu'aujourd'hui, toute une foule de termes ont été proposés:

1. Architecture populaire, vernaculaire, qui vient du mot latin verna qui signifie esclave ou originaire d'un pays ou indigène et propre du pays.

2. Architecture rurale, spontanée, primitive, architectures sans architectes, anonymes, etc.

Le professeur Halûk Sezgin soutient que le terme „rurale" exprime toutes les existences de la vie de campagne. Mais on croit très bien que l'architecture vernaculaire ne se trouve pas seulement à l'extérieur des agglomérations urbaines". L'architecture sans architectes et l'architecture spontanée peuvent se réaliser aussi avec des produits industriels. C'est pourquoi ces termes doivent être exclus. De plus, le terme „anonyme" doit également être exclu car il n'existe pas d'architecture qui soit anonyme. Il s'agit plutôt d'un terme qui convient à des épistolographes timides. Halûk Sezgin croit que: les concepts comme populaire, primitif et indigène dans l'architecture, semblent proches de celle de vernaculaire; „Un bâtiment dit vernaculaire est conçu et construit selon la catégorie sociale des gens qui participent à la construction".

Par contre, la présidente, professeur Mme Rachel Anguélova, a proposé, dans son exposé lors de la dernière réunion à Plovdiv, (15. VI. 1978) l'interprétation suivante de ce terme: La notion „architecture vernaculaire" pourrait être définie de la façon suivante: elle inclut des édifices de type et de volume différents, datant pour la plupart du XVIIIe et du XIXe siècles, construits dans les villes et les villages pour satisfaire aux besoins pratiques et spirituels du peuple, et dont les créateurs étaient des maîtres du peuple non instruits".

Enfin, la problématique du collègue András Roman sur la catégorie des monuments d'architecture populaire ou vernaculaire du 19e siècle, que les Bulgares ont l'habitude d'apeller „Monuments architecturaux de la Renaissance bulgare du 19e siècle, est en effet très intéressante, et pour employer ses mots: „Si le synonyme de l'expression „architecture vernaculaire" n'était plutôt en hongrois l'expression „honihazai épitészet — architecture nationale du pays", en allemand: „Heimats Architecture" qui n'est pas entièrement synonyme avec la notion de „l'architecture populaire", de „people's architecture" de „narodnaja zodesesztvo".

Personnellement nous croyons, tout en gardant quelques réserves quant au terme que les Bulgares accordent à l'architecture bourgeoise du 19e siècle (Monuments architecturaux de la Renaissance bulgare), que les monuments de cette architecture traditionnelle des agglomérations urbaines ou celles des montagnes du 18e et 19e siècles, se trouvant sur le territoire grec aussi bien que sur le territoire balkanique, pourraient être appelés „échantillons de l'architecture traditionnelle" ou, à la rigueur „nationale", bien que ces termes ont été utilisés déjà pour qualifier une architecture ayant d'autres moyens de communications et d'autres corrélations démographiques.

Nous nous permettons donc de soutenir que chacun — au moins en ce qui concerne les Balkans et l'Asie Mineure — a le droit d'appeler à son gré l'objet de cette étude. Nous connaissons tous le problème, dont l'analyse a démontré qu'il existe plusieurs lacunes. Mais nous ne sommes qu'au début de nos recherches. Le travail doit être fait parallèlement et symétriquement par tous les pays intéressés.

Nous croyons également que pour avancer positivement à l'étude de ce problème, il est nécessaire de répondre aux questions suivantes:

1. Identification des centres commerciaux des régions (Balkans, Asie Mineure, Asie) et des agglomérations montagneuses qui ont connu dans le temps une floraison artisanale ou commerciale.

Plan du réseau routier et sa dépendance du réseau national qui l'unit avec les centres financiers importants de l'époque.

2. Identification des agglomérations qui ont donné le plus grand nombre des corporations des maçons.

a) Identification de tout renseignement concernant les langues secrètes ou conventionnelles.

b) Recueil d'inscriptions ou contrats dans lesquels sont mentionnés les noms des lieux et des ouvriers.

c) Recueil de dessins ou de croquis des maçons.

3. Identifications de tout code ottoman ou législation concernant des réglementations des constructions, ou bien les interdictions.

4. Identification des corporations ottomanes et enregistrement de leurs oeuvres. Tout renseignement sur les patries et les origines des membres de ces corporations s'avère précieux.

5. Enregistrement de la terminologie technique des constructions (turque, albanienne, iranième, arabe, arménienne, slave, grecque, etc.).

6. Analyse de la technique appliquée au maçonnage et recherche des influences. De même pour les arcs et les coupoles.

7. Le même effort d'analyse pour le bois.

8. Effort de typologie de l'architecture de l'habitation et recherche des influences, selon les lieux.

9. Identification de noms des maçons importants et enregistrement de leurs oeuvres (lieux et dates, comme c'est le cas du fameux Mimar Sinan).

10. Identification des écoles locales de maçonnage et des patries des plus importantes corporations (sinafia), comme par exemple les corporations des maçons de Debreli, de Zaghora et de Zoupani.

11. Effort de précision de l'évolution des influences des motifs décoratifs, et des moyens par lesquels les corporations itinéraires avaient la possibilité d'emprunter des modèles.

C'est ainsi que nous allons pouvoir, au début, avancer au recueil du matériel de sorte que nous nous trouverons en mesure de faire des comparaisons responsables et de reconnaître les racines et les influences de l'architecture nationale selon les lieux.

Sur quoi les termes (populaire, traditionnelle, vernaculaire, anonyme, etc.) ne jouent pas un rôle important.

http://patrimoniu.gov.ro